

Dominique ALLARD

Une CLOCHE vous PARLE

Docufiction



Dominique ALLARD

Une CLOCHE
vous PARLE



Merci à Denis Mathen, gouverneur de la Province de Namur, et Antoine Brismé, historien, collaborateur au Cabinet du gouverneur, pour leur accueil et leur disponibilité.

I

— Je suis à vous dans un instant, me dit la cloche.

Quelques semaines auparavant j'avais en effet sollicité un entretien en vue d'un article que je projetais d'écrire pour les *Annales de la Société archéologique de Namur*. Elle s'était d'abord étonnée qu'on parlât d'archéologie à son propos alors qu'elle était restée en place depuis plusieurs siècles et remplissait toujours adéquatement sa fonction « ainsi que je n'avais qu'à le demander au Gouverneur de la Province de Namur si j'en doutais ». Je réussis néanmoins à lui expliquer que si le mot avait de nos jours un sens plus étroit, relatif aux fouilles de sites anciens particulièrement, il n'en allait pas de même au moment où ladite

Société avait été créée, en 1845, le mot couvrant alors l'intérêt général pour le passé.

La cloche dont j'apprendrais par la suite qu'elle s'appelait Petrus avait bien sa place dans la publication en question. Sa connaissance de l'histoire de Namur la rendait incontournable à qui s'employait à retracer l'évolution de la ville. Je me devais de la rencontrer, de recueillir son témoignage ainsi que de noter les portraits qu'elle pourrait me livrer de différents notables qu'elle avait côtoyés de près. Son angle de vue pourrait peut-être paraître singulier à qui ne l'avait approchée que de loin. Mais, à mes yeux, la particularité de ces mémoires, leur survivance dans le temps et la diversité des personnalités qui s'étaient confiées à la régularité des interventions de la cloche en faisaient un témoignage capital. Je ne pouvais faire l'économie de cette entrevue si je voulais donner à mon article toute la crédibilité souhaitée par l'éditeur et le rendre digne de publication dans cet organe grandement apprécié loin au-delà de la Province. Beaucoup d'érudits, d'académiques et scientifiques des meilleures universités, d'experts étrangers reconnus y avaient jusqu'à aujourd'hui laissé d'insignes contributions. On ne pourrait consentir à décevoir un jour les lecteurs qui y recherchent précisément

la qualité de la véracité, établie sur des principes de critique historique exigeants et fondés sur une documentation abondamment nourrie. Pour cette raison, j'attendais en effet beaucoup de la cloche et devais donc, s'il le fallait, me conformer à ses souhaits, voire ses caprices de célébrité si je voulais gagner sa confiance et avoir accès de la sorte à ses confidences les plus intimes.

C'était l'heure. Horloge en main, la cloche, très appliquée, émit alors le tintement que sa fonction l'enjoignait à diffuser à travers la ville et que les habitants du quartier tout comme les chalands et les touristes s'attendaient à écouter, massés sur la place qui faisait face au bâtiment, juges ultimes de la qualité du timbre immuable qui caractérisait la cloche depuis plusieurs siècles. On entendit même les applaudissements spontanés de plusieurs visiteurs venus sans doute de villes flamandes connues pour leurs carillons. Ces arbitres expérimentés approuvaient unanimement l'amplitude du son émis.

Quand le tintement se fut répandu dans l'azur et que ses harmoniques se furent dissoutes dans l'éther pour laisser la place aux criaillements des martinets, la cloche se détendit, rouvrit les yeux et vint me rejoindre.

J'avais entre-temps pu disposer tout mon matériel, carnet de notes et stylo, enregistreur vocal, appareil photographique, de manière à ne rien manquer des propos de la cloche. Celle-ci m'avait en effet autorisé – à titre exceptionnel et à l'avantage exclusif de la Société archéologique de Namur qu'elle appréciait beaucoup, me dit-elle, depuis sa création sous le gouvernorat du baron d'Huart – à enregistrer notre entretien et même à prendre des photographies durant celui-ci.

— Me voici, mille excuses de ce petit retard. Le devoir m'appelait. Merci de votre compréhension. Je vous écoute.

— Cloche, comme je vous l'avais annoncé, la Société archéologique de Namur, à l'occasion de la réfection de l'horloge du Palais provincial de Namur, m'a demandé de recueillir vos souvenirs et témoignages en vue d'une publication. Nous estimons en effet qu'il serait insensé de ne pas célébrer cette renaissance en donnant la parole à celle qui depuis des siècles a accompagné la vie sociale, religieuse, politique et culturelle de notre Capitale.

— Merci de cette marque d'intérêt que je juge à dire vrai très flatteuse vu mon humble fonction. Je dois vous dire que j'avais proposé une telle ren-

contre au regretté Norbert Bastin il y a de cela plus de quarante ans mais qu'il n'avait pas semblé m'avoir entendue.

— Voilà un oubli à réparer. Merci, Cloche, de vous rendre disponible.

— Arrêtez donc, je vous prie de m'appeler Cloche. Si vous saluez le Gouverneur de la Province, vous l'appellez Monsieur le Gouverneur, avec déférence. Mais si vous croisez votre amie Noémie, vous l'appellez par son prénom, par affection amicale. Je suis votre amie, n'est-ce pas ? Appelez-moi donc Petrus.

— Comme le château ?

— Si vous voulez, – chacun ses références – ou comme l'apôtre plutôt. C'est mon nom, celui que mon père m'a donné à ma naissance. Appelez-moi Petrus.

— Eh bien, Petrus, parlez-moi donc alors de votre naissance.

— Cela nous fait remonter loin dans le temps, cher ami. Je suis née à Malines tenez-vous bien, à plus de soixante-dix kilomètres d'ici. Vous noterez que j'ai gardé de mon service révolutionnaire le décompte français. Un peu d'impertinence peut-être. J'y reviendrai. Oui, à Malines. Dans l'atelier de Pierre van den Ghein, rue Haute, là où il avait établi ses fours, dans une propriété dénommée *De*

Swaene, traduisez *Le Cygne*, donnant sur le Pré aux Oies et où il habitait avec Anne, son épouse, fille du forgeron Jean van Dievoirt, et sa famille. Nous n'étions pas loin de la Porte de Bruxelles, pour vous situer les choses. On était en 1545, quand Pierre qui s'était établi à son compte en 1528 passait vraiment pour atteindre au sommet de son art. Le renom des productions de van den Ghein se répandait rapidement dans l'Europe entière. Des commandes arrivaient d'Allemagne, de Hollande, du Danemark, de Suède, d'Angleterre et de France, d'Italie et d'Espagne. Le bel aspect, le galbe gracieux, la décoration sans surcharge des cloches mais surtout les qualités harmonieuses de ces instruments ont établi la réputation de la maison. Pierre van den Ghein était un vrai artiste musicien, un acousticien de talent, comprenez-vous. Outre des cloches de toutes tailles, notre firme produisait aussi des sonnettes, des mortiers et des mesures.

— Un maître bronzier donc. Et, dites-moi, euh, pas de canons ?

— Rien de tout ça, cher ami. Quelques pièces domestiques, de ces petits canons de table pour appeler les convives ou donner le départ d'une partie de jeu au jardin, mais rien de belliqueux, non.

— Petrus, si je peux me permettre, étiez-vous une œuvre de commande ou de catalogue ?

— Je n'en sais strictement rien, van den Ghein ne m'en a rien dit. J'ai toutefois quitté rapidement l'atelier et franchi emmaillotée de paille la Porte de Bruxelles, cap au Sud.

— Bruxelles ?

— Non, mon cher, direction Namur et sans escale.

— Seule ?

— Michiel m'accompagne, fondue la même année.

— Michiel ?

— La cloche « van den Ghein » qui se trouve encore dans le clocheton de l'Hospice Saint-Gilles à Namur, siège actuel du Parlement wallon, au Grognon.

— Deux cloches de la même fonderie arrivent donc à Namur au même moment, au milieu du seizième siècle ? Vous m'en direz tant.

— En effet, mais dès notre arrivée, nous aurons des destinations différentes. Je monte sur l'éperon, Michiel reste au Grognon. Pour moi, c'est la collégiale Saint-Pierre, au château, pour Michiel c'est l'église Notre-Dame, au pied du rocher.

— Et vous ne vous êtes jamais revues depuis lors ?

— Exact. Un temps, nous nous entendîmes. Mais nous revoir, non, jamais.

— Vous serez donc restée près de deux siècles dans le clocher de la collégiale Saint-Pierre ?

— En effet, je sonnais les heures puisque l'église disposait d'une horloge dans son clocher, j'appelais aux petits offices et, la tour de l'église jouant le rôle du beffroi pour la ville, je participais aux alarmes nocturnes éventuelles. Je reconnais que j'avais là une vue superbe sur les deux vallées qui me manque un peu.

— Mais alors vous avez souffert l'incendie de l'église en 1746, lors du siège de Namur par les Français ? Quelle horreur !

— Vous m'imaginez comme au bûcher, le clocher prenant feu, les flammes me chauffant de rouge à blanc, m'effondrant dans les décombres brulants de l'église, et après l'incendie, recouverte des cendres, gisant parmi les décombres fumants.

— Quelle tragédie !

— Merci de votre compassion, cher ami, mais vous vous trompez. Au moment du siège, par grande chance, j'avais quitté l'église depuis plusieurs années. Que je vous explique. Quand le diocèse de Namur est fondé en 1559, le chapitre de Saint-Pierre est dissout, Saint-Aubain devient église cathédrale. Je tombe sous la juridiction de

ses chanoines. En 1728, l'évêque se construit un palais face à la cathédrale, à la place des petites maisons où logeaient ses prédécesseurs. Il lui faudra une cloche pour le service de sa chapelle. Deux ans plus tard, à la fin du chantier, en 1730, on me décroche de la tour de Saint-Pierre sur ordre des chanoines. On m'amène en ville. Et depuis lors, voici ma résidence à moi, me dit la cloche en montrant la charpente et les combles du palais.

Jusqu'à présent Petrus avait parlé face à moi, me montrant sa figure de Saint-Pierre portant une clef presque plus grande que lui. Mais voilà qu'en se retournant pour m'indiquer quelques poutres parmi les plus grosses, elle me montra au revers du Saint-Pierre un médaillon assez particulier représentant les douze apôtres entourant le Christ lors de la dernière scène. Je ne manquai pas de prendre une photographie.

— Ce fut alors votre Joyeuse entrée dans la Ville de Namur elle-même, en quelque sorte.

— Ne soyez pas trop flatteur mon cher. J'ai déjà une tendance naturelle à m'estimer grandement. Disons que j'étais au poste quand il a fallu acclamer Monsieur de Strickland faisant son entrée inaugurale et solennelle dans son palais. Les

cloches de Saint-Aubain pouvaient bien sonner à toute volée, en franchissant l'avant-corps c'est vers moi que l'évêque a jeté les yeux bien que dissimulée derrière le fronton orné de ses armes. J'étais sa cloche à lui. Mon son est à nul autre pareil dans tout Namur. Personne ne le conteste ! Ni alors, ni aujourd'hui ! En me choisissant, l'évêque avait fait le bon choix.

— Le fronton orné de ses armes ?

— Il a disparu à la période révolutionnaire et a été remplacé depuis lors par l'horloge à laquelle je suis également attachée. Aujourd'hui, je ne suis plus en fonction qu'auprès de l'horloge, et ceci de façon mécanique. Mais à l'ouverture du palais épiscopal, ma fonction était de convier aux offices, dans la chapelle, et d'annoncer tout événement auquel le sonneur de service voulait bien me convier.

— D'où ce troisième martelet dont vous disposez encore mais qui n'a plus d'usage.

— Vous avez tout compris.

— On a beaucoup glosé sur Monseigneur de Strickland comme un prélat ambitieux et dépensier, aimant le faste et les honneurs. Comment le voyez-vous personnellement ?

— Regardez ce palais, les choses parlent d'elles-mêmes surtout qu'à sa mort, dix ans plus tard, il n'en avait pas payé le tiers. Mais l'époque

était au faste et vous n'existiez aux yeux des grands que si vous pouviez déployer une certaine opulence. Strickland avait surtout beaucoup d'allure, il avait une carrure européenne avant l'heure : Anglais, issu du cénacle royal, formé à Paris, servant comme diplomate la papauté et les cours européennes, accueilli à Rome, Londres, Vienne et Paris, et récompensé de ses services par l'Empereur avec la cathédre, la crosse et la mitre de Namur. Vous comprenez qu'après les grandes capitales européennes, Namur put lui paraître certains jours un peu petit. Il se réfugiait alors dans sa maison de La Plante. En y regardant couler la Meuse il se rappelait la Tamise, la Seine, le Danube, le Tibre. Même s'il a légué ses dettes à son successeur, il aura doté Namur de son plus beau joyau.

— Et vous en êtes la perle.

Moment de confusion

— Je vous en remercie. Mais restons dans le sujet.

— Mais nous ne l'avons pas quitté, chère Petrus.

Nouveau moment de confusion

— Monsieur de Berlo arrive en 41, un an après le décès de Thomas de Strickland. Quel prélat était-ce ?

— Après l'Européen de Strickland, arrive le local de Berlo de Franc-Douaire. Il était né à Stave, là-bas dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il n'aura d'intérêt pour notre maison que pour en vendre les plus beaux tableaux. Il y avait des Rubens et des Breughel ici savez-vous ! Ils ornaient la chapelle épiscopale – imaginez que la Société archéologique eut pu les recueillir un jour ! Tout cela dispersé pour payer les dettes. Et comme le produit de la vente n'avait pas suffi, il avait gardé les dettes mais perdu les tableaux ! De plus, il n'avait d'yeux que pour sa cathédrale. Il l'aura rebâtie entièrement dans l'aspect que vous lui voyez aujourd'hui sur les plans d'un architecte italo-suisse qui avait reconstruit le palais du gouverneur-général Charles de Lorraine à Bruxelles, Gaetano Pisano. Il ne verra pas la fin des travaux puisqu'il laissera le soin de la consacrer à son successeur en 1772. Mais elle lui servira de tombeau.

— Lui succède Monseigneur de Lobkowitz.

— Ferdinand-Marie de Lobkowitz, prince de Bohême. Une prestance, celui-là ! Un cousin de l'Impératrice. Il reprend la mission de Monsieur de Strickland et ne cessera d'embellir la maison. C'est

lui qui fait venir les frères Moretti pour orner de leurs stucs la salle d'entrée. C'est lui qui fait ériger l'avant-corps avec ses pilastres, son balcon et ses statues. Mais il ne restera à Namur que sept petites années, nommé à Gand. Il croise en chemin un chanoine de Gand nommé évêque de Namur, Albert-Louis de Lichtervelde. Pauvre homme !

— Pauvre homme ?

— Il n'aura pas de chance voyez-vous. Dès que Monsieur de Lichtervelde arrive à Namur, Joseph II veut en fermer le séminaire. Ce n'était qu'un premier coup du sort. Avec bon sens mais la mort dans l'âme, Monsieur de Lichtervelde traversera tous les régimes : les Autrichiens, la révolution brabançonne, le retour des Autrichiens, la première occupation révolutionnaire française, le dernier retour des Autrichiens et le retour définitif des Français. Il fera de la prison comme otage à Namur et à Mons. Vous l'auriez vu, il avait vraiment l'air abattu en montant dans une voiture cellulaire dans la cour du palais. Il me jeta un regard si triste. Comme s'il croyait ne plus nous revenir. À son retour, après plus de deux mois, il ne quittera désormais plus sa chambre. On le laissera toutefois mourir dans son palais alors qu'on eut bien pu l'en chasser. Je me souviens de son cortège funèbre quittant la maison, moi sonnant le glas,

hommes en armes empanachés et en soutanes mêlés dans la cour. Sans le savoir, je sonnais en même temps le glas du palais épiscopal que la maison ne redeviendrait plus jamais.

— Nostalgie, chère Petrus ?

— Que non pas. Voyez-vous, j'étais née catholique, baptisée épiscopale, j'allais devenir révolutionnaire, républicaine, impériale. J'épousais l'histoire. Quel destin !

— Mais mitrée, « bicornée » et cocardée ou couronnée vous gardiez toute l'excellence de votre timbre !

— van den Ghein ne trahit jamais !

— Tous ces révolutionnaires, ça a dû changer votre vie !

— Ce n'était pas des sauvages, détrompez-vous. Les sans-culottes s'étaient rhabillés ! Quand ils investissent le palais pour y établir leurs bureaux leur préoccupation était la bonne gestion du Département de Sambre-et-Meuse. On nous a envoyé des administrateurs. La génération des coupeurs de tête avait passé. On est en 1798. Bien sûr ils mangent du curé à tous les repas. Une façon de vivre sur le pays, me direz-vous, mauvaise langue.

— Je n'ai rien dit.

— Sans le savoir, ils remplacent une liturgie par une autre. Et quand le nouvel évêque arrive, Monsieur de Bexon, ils s'emploient à lui trouver une demeure digne plutôt proche de la cathédrale. Cela prendra plusieurs années avant de trouver la solution actuelle mais la bonne volonté y était. Il faut vous dire que le chef de l'administration départementale, le préfet, se trouvait confortablement installé dans notre maison où il disposait de ses services sous la main et il aurait fallu l'en déloger au canon pour qu'il cède la place à l'évêque malgré que le concordat, ceci est technique je vous prie de m'en excuser, obligeât l'état français à loger les évêques à ses frais. Il écrira même à son ministre que le ci-devant palais épiscopal est bien trop vaste pour être assigné au logement de l'évêque. Monsieur de Bexon et, plus tard, son successeur, Monsieur Pisani, revenaient ici en visiteurs, avec beaucoup de déférence pour le préfet qui les en avait délogés. Ils jetaient chacun un regard vers moi quand ils traversaient la cour mais mon devoir républicain m'appelait à la réserve. Je reconnais toutefois qu'un jour où il faisait grand vent, voyant Monsieur Pisani, je battis innocemment un coup de marteau.

— Votre maître était alors le préfet Pérès.

— Gilles Emmanuel Pérès de la Gesse. Il fut nommé le 2 mars 1800. Je l'ai beaucoup aimé. C'était un homme attachant. Il me voyait désœuvrée. C'est lui qui m'a attachée au service de l'horloge. Il aimait beaucoup notre pays. Il avait été élu aux États généraux, membre de l'Assemblée constituante et de la Convention nationale comme député de Haute-Garonne. Il avait été en mission chez nous comme représentant du peuple auprès des armées et, à son retour à Paris, défendu avec verve la réunion de la Belgique et de Liège à la République. Il voulait, disait-il, « restituer aux Gaules leurs antiques limites ». Il eut des phrases passionnées que j'ai beaucoup de plaisir à vous citer : « J'ai passé cinq mois dans le pays au-delà de la Meuse ; j'ai constamment étudié le caractère des habitants, et je ne puis m'empêcher d'avouer que je les trouve aussi mûrs pour la liberté que nous-mêmes ». Merci du peu. Ou encore : « Les Belges doivent voir et ils voient en effet que, trop faibles et trop divisés pour se gouverner eux-mêmes, s'accordant néanmoins en général à ne plus vouloir du gouvernement autrichien qui les a si cruellement vexés, il ne leur reste d'autre parti que celui d'implorer la toute puissante protection de la République française. » Amusant, n'est-ce pas ? Et ceci : « Les peuples dont je parle m'ont

paru posséder au degré le plus éminent toutes les vertus qui caractérisent le bon citoyen. Humains, sensibles, charitables et compatissants, (...) ils sont surtout passionnés par l'exacte justice. Vous n'aurez pas de meilleurs, de plus vrais républicains que les habitants du pays ». Voilà qui me le rendait attachant. C'est lui qui m'a lu ses discours à Paris tellement il en était fier. Surtout, il venait répéter discrètement près de moi ses interventions et ses discours pour ne pas être dérangé. Mais ce n'était pas un fonctionnaire falot, pas du tout. Il avait été secrétaire du Conseil des Cinq-cents puis président du Conseil des anciens sous le Directoire. Sous la Convention, personne ne lui avait dicté son point de vue. Durant le procès de Louis XVI, il vota la culpabilité mais il se déclara pour l'emprisonnement durant la guerre et le bannissement après la paix. Lors de l'appel nominal sur la peine à infliger au roi déchu, il fut le premier conventionnel à faire preuve de clémence après trois orateurs demandant la mort. C'est quelqu'un ! Il arrive à Namur des années plus tard en ayant déjà bien servi la France. Une forme de pantouflage si vous voulez. Il nous restera quatre ans.

— Et accueillera Napoléon.

— Je ne vous apprends rien. Ce furent des journées fastueuses pour la maison !

II

Petrus semblait absorbée dans ses souvenirs et je me gardais de la perturber, me disant que ceux-ci lui revenant dans les détails, elle me les confierait aisément. Je comprenais fort bien combien la visite de Napoléon à Namur avait revêtu un caractère exceptionnel. Ni l'impératrice Marie-Thérèse, ni son fils Joseph, ni aucun chef d'état aussi longtemps qu'on remonte sur la ligne du temps n'avait visité Namur. Et voilà que le 3 août 1803 arrivent le Premier Consul de France et son épouse, venant de Liège et en route vers Paris après un voyage en Belgique qui aura duré près d'un mois.

— Racontez-moi.

— J'avais entendu tonner le canon de la citadelle annonçant l'entrée de Napoléon et

Joséphine dans Namur par le pont de Jambes. Je me disais qu'en quelques minutes à peine, il arriverait au palais où il devait loger. Il lui fallut plus d'une heure ! Mais voilà enfin sa berline qui pénètre dans la cour d'honneur escortée de nos fameux échasseurs, de quatorze mamelouks de la garde consulaire et de plusieurs officiers dans leur uniforme rutilant. Comme il était onze heures trente quand il mit le pied sur le marchepied de la voiture, cela me permit de sonner la demi et... Gagné ! Le premier Consul regarda vers d'où venait ce tintement si agréable. Quelle joie pour moi comme vous l'imaginez ! J'existais pour Napoléon. Il s'enferma très vite dans les appartements du préfet où il se mit au travail et envoya ses ordres à ses ministres Régnier, Berthier et Talleyrand. Un peu avant dix-neuf heures, les généraux Duroc et Moncey se réunissent dans la cour avec leurs aides de camp, leurs chevaux sellés. À dix-neuf heures, à mon tintement précisément, le Premier Consul sortit du palais, monta à cheval et le voilà parti inspecter les fortifications de la citadelle. À son retour, on lui libère un chemin à travers la cour fort encombrée, il monte au balcon où Joséphine le rejoint et ils assistent à un combat d'échasseurs, ce qui les réjouit.

— Dites-moi : quelle journée pour nos échas-seurs avec l'escorte à travers la ville puis un combat sur les pavés de la cour de votre palais.

— Et ce n'est pas tout. J'y reviens vite. Mais j'avoue que je n'ai pas dormi de la nuit. À chaque quart-d'heure je battais la mesure des ronflements consulaires. J'avais ponctué ceux de plusieurs évêques et de mon préfet toulousain, chacun avec ses nuances, mais scander ceux de Napoléon, qui eut cet honneur ? Aux Tuileries ont-ils même une cloche avec mon pedigree ? Si j'osais, je dirais que je gagnai là un privilège du 4 août. Quelle faveur !

— Je vous en trouve bien digne, chère Petrus.

— Merci mon cher. La matinée du 4 fut calme, Napoléon travaillait et chacun se gardait de le déranger. L'après-midi, Joséphine et lui reçurent le tout Namur : autorités militaires, civiles, judiciaires et religieuses. Un monde ! Tous, selon leur ordre de convocation, faisant la file dans la cour, le hall d'entrée et l'escalier pour complimenter le Premier Consul et son épouse. Mon ami Pérès officiant comme un maître du palais. Je vis même arriver, déjà un peu penaud, l'évêque de Bexon qui allait justement se faire remonter les bretelles par Bonaparte pour sa conduite légère et ses mollesses dans l'exercice de sa charge. Le pauvre

n'allait plus longtemps rester assis sur sa cathèdre namuroise. Napoléon regrettant ouvertement de l'avoir nommé à l'épiscopat, il quitta honteusement le palais où il aurait pu trôner longtemps. Je le plaignais un peu.

— Un grand bal suivit cette réception, j'imagine.

— Détrompez-vous. Si bal il y eut, ce sont nos échasseurs qui le donnèrent, place Saint-Aubain en fin d'après-midi. Trois brigades de cinquante échasseurs vêtus les uns de blanc, les autres de rouge firent une belle démonstration de leur adresse. J'en étais fort émue. J'ai même failli omettre de sonner un quart d'heure. Mais à dix-neuf heures, comme la veille, voilà Napoléon et son escorte repartis à cheval vers la citadelle. À son retour, petit dîner auquel sont conviés le préfet Pérès, le maire Gaiffier, le commandant de la garde d'honneur Marotte d'Ostin et le commandant de la place Fontenay. Vous pensez bien que chacun en traversant la cour m'adressa un petit clin d'œil.

— Savez-vous ce que le couple consulaire leur a servi ?

— De l'évêque rôti sans doute !

— De l'humour noir, chère Petrus, comme vous y allez.

— Le lendemain – nous sommes donc le 5 août –, grand branle-bas dans la cour, le jour n'étant pas encore levé. Napoléon et Joséphine, valises bouclées, montent dans une berline de voyage à trois heures du matin et prennent la direction de Givet avec l'escorte de la garde d'honneur.

— Tout cela, chère Petrus, est bien consigné dans les archives, avec les discours des uns et des autres, les lettres envoyées par Bonaparte depuis Namur et les témoignages de certaines personnalités présentes comme le ministre de l'Intérieur Jean-Antoine Chaptal. J'aimerais pour ma part recueillir vos impressions personnelles sur le déroulement de cette visite. Joséphine par exemple. Les archives sont assez taiseuses à son sujet.

— Joséphine est arrivée avec plusieurs dames d'honneur dont les épouses de divers généraux ou ministres. Elle était très attentive à sa toilette, évitant de contrarier son consul de mari si elle portait une toilette qu'il aurait jugée inadaptée à l'événement. Par contre, elle ne m'adressa aucun regard, sans doute qu'une cloche attachée à une horloge officielle ne rencontrait pas ses priorités. Elle avait beaucoup d'intérêt par contre pour le linge de maison, la vaisselle précieuse – rappelez-vous qu'elle a acheté des couteaux à nos artisans réputés – ou le décor des salons. Pour vous dire,

lors du premier combat des échasseurs, quand le couple regardait le déroulement des duels depuis le balcon, souvent son regard se portait sur les sculptures qui agrémentent la balustrade et que Monsieur de Lobkowitz y avait fait déposer. Elle en cherchait le sens au-delà de ce que le préfet Pérès lui en disait pour ce qu'on lui avait appris. Il conviendrait du reste que la Société archéologique se penche sur cette question à son tour. Il y a là comme une énigme que seule la sage perspicacité de vos membres pourra élucider.

— C'est à mon tour de rosir, chère Petrus.

— Quant à Napoléon, il portait en permanence son petit uniforme de colonel des chasseurs. On m'a dit qu'à Bruxelles, à Anvers et même à Liège, il avait porté son somptueux habit consulaire. Pour Namur, je n'en sais rien. La seule exception serait la réception du 4 mais personne ne me l'a confirmé.

— Avec son habit consulaire, il portait au côté une épée ornée de brillants et du fameux *Régent*. Le *Régent* serait-il venu à Namur ? Et plus encore aurait-il été gardé le temps de la visite au Palais provincial ? Dans ce cas, ma Société pourrait en demander le prêt au Louvre où il est désormais conservé pour une exposition dans les musées namurois avec l'appui de la Ville ou de la Province. Faire venir le *Régent* à Namur, quel projet fabuleux.

On sait que le *Régent* fut du voyage en Belgique mais après Liège on dit que certaines personnes de la suite dont Talleyrand et des bagages sont repartis directement vers Saint-Cloud. S'il a été vu à Namur, c'est tout différent !

— Quel est ce *Régent* ? C'est vous qui allez m'en apprendre.

— C'est un des plus gros diamants du monde, plus de 140 carats. Il est découvert en Inde à la fin du 17^e siècle. Taillé en Angleterre, il est acheté par le Régent Philippe d'Orléans. Louis XV le fera monter sur sa couronne du sacre, tout comme Louis XVI qui le portera lors de la séance solennelle d'ouverture des États généraux en 1789. Volé avec les bijoux de la Couronne, retrouvé, mis en gage par le Directoire auprès de banquiers berlinois et hollandais, il financera la campagne d'Italie qui fit la gloire du général Bonaparte. Par la suite Napoléon le fera sertir sur ses épées d'apparat d'abord celle de son habit consulaire puis celle de son sacre impérial l'année suivant son passage à Namur. Le *Régent*, chère Petrus, est à l'histoire de France ce que vous êtes à l'histoire de Namur.

— Je crains de vous décevoir, je n'ai pas aperçu cette épée et n'ai entendu aucune rumeur à son sujet. Je vous dis que je n'ai aperçu le Premier

Consul que vêtu de son uniforme vert de colonel des chasseurs et coiffé d'un chapeau de feutre noir dépourvu de galons mais avec la cocarde tricolore.

— Quel dommage ! La question reste ouverte dès lors. J'entends toutefois que vous ne contestez pas qu'il ait pu revêtir son habit consulaire lors de la réception du 4 août. À dire vrai, j'en doute néanmoins. À Liège, il le portait au bal de gala du commerce liégeois. Cette soirée avait un autre prestige. Mais gardons le doute.

— Je suis navrée de ne pas rencontrer vos attentes.

— Vous les comblez déjà, je vous rassure. Ceci dit, nous parlions du préfet Pérès.

— Son mandat se termina avec l'Empire et Napoléon ne revint plus à Namur. Mais Pérès eut néanmoins la joie d'accueillir l'Impératrice Marie-Louise, le saviez-vous ?

— Oui, les *Cahiers de Sambre et Meuse*, toujours excellents, ont relaté l'événement il y a une dizaine d'années.

— Vous avez donc appris que c'était le 6 août 1813, alors que l'Impératrice avait quitté son impérial époux à Mayence et rentrait à Saint-Cloud. Marie-Louise ne passa qu'une nuit au palais. C'était aussi la première Habsbourg à y loger ! Elle était toute jeune, cela m'impressionna. À son âge

quelle destinée lui réservait l'Histoire ! Deux mois après, c'était Leipzig et la débâcle de l'Empire.

— Un souvenir particulier de cette visite, chère Petrus ?

— Ce n'était pas l'ambiance survoltée de la visite de 1803. Ce n'était pas la morosité non plus. Car l'apparat était conservé. Mais on sentait déjà comme une tension qui n'augurait rien de bon. Je m'étais astreinte à sonner avec un peu moins d'éclat pour ne pas faire sursauter l'Impératrice. Mais je dois vous avouer que j'avais le sentiment que le faste de cette époque ne reviendrait plus. Ces attelages piaffant, ces généraux empanachés, ces aides de camp toujours à la parade dans leurs uniformes colorés, les sonneries au clairon, les tambours qui ponctuaient tout mouvement dans la cour d'honneur, quel théâtre, quel opéra le palais était devenu. Parfois, je me surprends à fermer les yeux et à revoir la cour telle qu'elle était à l'époque. Quel spectacle, quel cho permanent !

— Cho ?

— N'appellez-vous pas ainsi aujourd'hui un spectacle entraînant ?

— Ah *show*, à l'anglaise.

— Je vous prie de m'excuser, aucun anglais n'a jamais séjourné ici et ma prononciation de cette langue laisse tout à fait à désirer.

— Je vous en prie. Marie-Louise quittant le palais, c'est l'Empire qui abandonnait Namur. Une larme quand le Préfet Pérès vous a quittée ?

— Franchement oui, cher ami. Il avait donné un lustre impérial à cette maison et les Namurois n'en étaient pas mécontents. Mais il a eu peur de se retrouver loin de chez lui quand l'Empire allait s'effondrer. Il envoya au ministre Montalivet quelques jours avant la Noël, un billet de maladie lui prescrivant un repos absolu sous le soleil de son Languedoc pour se défaire d'une dartre invétérée. Il partit un matin de janvier dans sa berline, relevé par le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont. Celui-là nous était arrivé tout grelottant : il débarquait dans nos brouillards givrants en provenance des bouches de l'Ebre, tout au loin en Catalogne. Ce fut un préfet éclair : arrivé en janvier il partit quelques semaines après, chassé par les coalisés à l'assaut de l'Empire français. Si Pérès en partant un peu piteusement me jeta un regard où brillait une larme, Villeneuve s'engouffra pour sa part dans sa berline, sans un regard pour moi, son escorte à cheval pressée de rejoindre le gros de l'armée.

— Et vous voilà donc abandonnée dans votre grande maison vide, veuve dirais-je de votre destinée, abandonnée par l'histoire ?

— Vous connaissez les cloches, je vois. Tel aurait pu être en effet le sentiment qui m'aurait envahie si, fondue à Malines par un maître reconnu, ayant servi comme un cérémoniaire des évêques issus de l'aristocratie européenne, fonctionnaire consulaire puis impérial, je n'avais su que mon destin continuerait à s'écrire en lettres majuscules dans l'histoire namuroise. J'attendais les événements, sûre que j'étais de leur heureux enchaînement.

— Commence néanmoins pour vous, chère Petrus, une période trouble. Vous tinte dans un palais sans titulaire.

— C'est tout à fait exact. Villeneuve parti, le sort des armes ayant basculé à l'avantage des nations coalisées contre la France, le Palais reste aux mains des autorités mais lesquelles ? Heureusement les bureaux fonctionnent pour ce qui est essentiel. Ils sont pourvus de citoyens namurois qui s'appliquent à la tâche mais aucun chef n'est désigné. Et par qui le serait-il ? D'autant plus que Napoléon exilé, les maîtres du monde se réunissent à Vienne. On songe à nous donner au Hollandais mais rien n'est joué. Sur ces entrefaites, Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe et revient à Paris sur les ailes d'un aigle m'a-t-on dit. Trois mois de flou absolu. Après le désastre de Waterloo,

pendant plusieurs jours, ça bataille ferme dans les environs de Namur et jusque dans nos rues. Mais un homme avait eu soin de moi. Savez-vous qui ?

— Je ne vois pas, chère Petrus. Donnez-moi un indice.

— C'est un prussien toujours en avant.

— J'y suis ! Blücher !

— En effet, le felt-marschal Gebhard von Blücher lui-même dont la devise était « *Forwards* », « *En avant* ». C'est dans ma maison qu'il avait établi son quartier général le 14 mai 1815, un mois avant Waterloo. Un hussard fort en gueule. Je l'entends encore ! Ca l'amusait beaucoup de dormir dans le lit où Napoléon avait passé la nuit en 1803 ! Il y aurait même mis une de nos charmantes petites Namuroises, mais je ne vous dirai pas qui. Il rêvait de faire de même aux Tuileries, à la Malmaison et à Fontainebleau !

— Les Prussiens partis vers Paris à la poursuite de Grouchy, vous voilà à nouveau délaissée.

— Mais pas du tout, nos braves agents namurois sont restés au poste de l'administration. Ils aimaient beaucoup regarder les aiguilles de l'horloge tourner à leur rythme. Ils déposaient même la plume par amabilité chaque fois que je sonnais les quarts.

— Mais ils n'avaient pas de chef. Ce fameux gouvernement des puissances alliées n'avait pas de haut-représentant à Namur.

— Certes mais pas très longtemps. Jean-Baptiste d'Omalius est arrivé très vite avant la fin de l'été comme gouverneur. Il venait de Liège où il avait été nommé secrétaire général du gouverneur.

— Un gouverneur à la botte des Hollandais ?

— Ne voyez pas les choses comme cela. D'abord Omalius était un scientifique brillant. Il avait dressé la carte minéralogique de l'Empire en parcourant à pied la centaine de départements, de la Frise aux Pouilles. Une œuvre magistrale qui fut éditée alors qu'il était en poste ici, en 1822. Marcheur infatigable il était, marcheur il resterait. Savez-vous qu'il pouvait parcourir quarante-cinq kilomètres à pied en une journée et recommencer le lendemain. De Namur, il rentrait à pied chez lui à Halloy. C'est là qu'il s'était retiré pendant les troubles de 1813 à 1815 pour poursuivre ses travaux, « entre les lances des cosaques et le canon de Givet », disait-il. À Namur, il s'employa à installer une administration d'excellence, telle que nous l'avons toujours et son Code administratif de la province de Namur servit de modèle à tout le Royaume.

— Avait-il pour vous un intérêt particulier ?

— Que je vous raconte. Omalius était avant tout un géologue scientifique. Il parcourait le palais entier pour identifier la provenance des pierres et des marbres. Un jour où je me reposais entre deux quarts à sonner, voilà qu'il arrive sous le toit et me découvre dans ce petit logis où je vous reçois. Et voilà qu'il me parle comme à un confident et me raconte la séance du Conseil des Mines de l'Empire devant lequel il avait présenté plusieurs années auparavant sa fameuse carte. La réunion avait dû le marquer car il m'en racontait le déroulement dans les détails. Et moi qui ne pouvais pas réagir ! Ce fut un bon maître de ce palais, savez-vous. Mais il dut nous quitter en octobre 1830, le jour où l'insurrection de la Ville renversa son administration.

— Une fois de plus, une page se tournait pour vous, chère Petrus.

— Et pour le Palais. J'ai revu Omalius ici bien des années plus tard. En 1872, s'était tenu à Bruxelles, un Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique sous la présidence – je vous le donne en mille – de Jean-Baptiste Omalius. Le programme du Congrès prévoyait une excursion à Namur. Et voilà les congressistes, Omalius en tête, reçus dans ce Palais par les

autorités provinciales et communales ainsi que par les administrateurs de la Société archéologique de Namur. Oui, cher ami, votre Société était déjà aux avant-postes de la science. Savez-vous qu'avant de passer sous le portique d'entrée, il a levé les yeux vers moi ! Quel charmant homme n'est-ce pas.

— Avez-vous, chère Petrus, le sentiment qu'Omalius a été injustement chassé de ce palais ?

— Pas plus que Monseigneur de Lichtervelde ou le préfet Villeneuve. Les temps changent, le pouvoir change de main, les hommes qui y sont inféodés doivent céder la place. Je pense que Monsieur Omalius aurait pu fonctionner tout à fait honorablement sous le nouveau régime belge. Mais l'histoire est ingrate et dévore goulument les hommes qu'elle utilise.

— Ils passent mais vous demeurez, chère Petrus.

— « Pourvou qu'ça doure » comme disait maman Bonaparte !

III

Petrus ne me paraissait pas nostalgique de cette période fastueuse et bouleversée à la fois qui se terminait avec le départ des Hollandais. Certes, elle en gardait des souvenirs personnels émouvants, mais elle n'exprimait aucun regret véritable. Le palais allait entrer dans l'ère provinciale. Une fois encore Petrus serait aux premières loges. J'avais hâte de l'écouter me raconter les rencontres qu'elle allait faire. Surtout j'attendais qu'elle me livre ses vues personnelles sur les événements qui allaient marquer Namur et ses habitants durant encore près de deux cents ans. Bien sûr, plus jamais elle ne connaîtrait autant de branle-bas dans la cour du palais, jamais plus autant d'uniformes bigarrés, de fanfares de clairons, tambours et trompettes, de beaux chevaux

piaffant sous leurs harnachements rutilants. Elle entraînait dans une ère de mesure et de méthode où ses tintements ponctueraient plutôt le crissement des plumes sur les formulaires ou le cliquetis des tasses à café dans les salles de réunion.

Je fus surpris de son interpellation.

— Cher ami, puis-je vous demander à mon tour votre témoignage ?

— Mais avec plaisir, chère Petrus.

— D'où je suis, j'entends beaucoup de bruits qui montent de la cour ou de l'intérieur du palais. Mais à part ces quelques poutres, je n'ai jamais rien vu de mon palais. Racontez-moi comment sont ces stucs des Moretti, par exemple, et aussi la chapelle et les salons du bel étage.

Il me revint alors de décrire ce superbe ensemble qui décore majestueusement le grand hall et que le monde entier envie aux Namurois. Je fis pour Petrus la comparaison avec le travail des Moretti à Freyr et dans d'autres châteaux du Namurois ou au palais de Charles de Lorraine à Bruxelles. Si elle l'eût pu, les bras lui en seraient tombés tant elle se disait émerveillée d'avoir sous les pieds tant de splendeurs. Quand je lui

eus décrit le grand escalier avec la sculpture de l'empereur Auguste, l'agencement feutré des salons d'apparat et l'éclat des lustres de cristaux qui les illuminent, Petrus, toute émue, me redit quelle chance elle avait eue d'avoir été amenée à siéger dans ce palais prestigieux et d'avoir ainsi échappé aux sévices que font souvent courir aux cloches d'airain de belliqueux occupants et leurs marchands de canons. J'évitai à ce moment de parler de la chapelle, ignorant si elle savait que la chapelle de l'évêque de Strickland avait été désaffectée comme telle puis transformée en salle de conférence et de réunion du Conseil provincial.

— Le monde campanaire est très solidaire, voyez-vous. En Wallonie, nous avons un groupe d'étude particulièrement dynamique qui édite un bulletin fort bien documenté. En plus de cela, de cloche à cloche nous échangeons aussi des nouvelles plus personnelles. Il suffit que nous tintions d'une façon particulière et nous le remarquons chacune fort vite. Nous avons développé de la sorte toute une langue acoustique qui nous permet de rester en contact au sein de notre famille. C'est ainsi que j'ai pu avertir ma sœur Michiel et les autres cloches namuroises que j'allais bénéficier d'un toilettage dans le cadre

du chantier de restauration entrepris par ce bon Monsieur Mathen.

— Mais avant lui, chère Petrus, et bien que je comprenne que vous lui portiez beaucoup d'affection, vous aurez à ce jour connu vingt gouverneurs sous le régime belge. Auriez-vous des souvenirs à me confier que vous seule avez pu récolter en près de deux cents ans ?

— De nombreux ouvrages historiques dressent avec science et pertinence les portraits de ces gouverneurs. C'est là que vous en apprendrez le plus.

— Mais votre regard sur eux n'a pas d'égal parmi les historiens.

— Il est vrai que plus d'un s'est pris d'estime voire d'affection pour ce petit tintement qui ponctuaient leurs heures des jours et des nuits, annonçait l'heure de passer à table, de prendre le café, mais aussi d'entrer en réunion avec les députés permanents puis provinciaux, les représentants de tous les milieux économiques ou sociaux. J'étais le gardien de leur agenda, leur conscience quand ils s'attardaient, leur complice quand ils évoquaient les contraintes de leur programme. Vous savez, on demande tant de choses à un gouverneur de province, dans le passé comme aujourd'hui. Ils ont bien besoin de mon aide pour arriver à combiner toutes ces obligations sur une même journée !

— Le baron de Stassart fut votre premier gouverneur belge.

— Pour un premier gouverneur, il fallait une grande figure. Goswin de Stassart l'était assurément. Haut fonctionnaire sous l'Empire, préfet d'Orange puis de Vaucluse, officier d'ordonnance du roi Joseph Bonaparte, fidèle à Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. Après Waterloo, il siège aux États-Généraux à la Haye comme député de Namur. Il s'emploie à revendiquer des droits égaux pour les Belges. Il est à Bruxelles quand Bruxelles s'enflamme en septembre 1830. Et très vite il prend le gouvernorat de Namur où sa prestance innée rassure quant à la destinée du jeune état. Mais il ne nous restera que quatre ans et, à tout vous dire, je n'en ai pas un souvenir très particulier. Joseph Lebeau qui lui succèdera poursuivra à donner du lustre à la Province. Mais lui non plus ne restera pas longtemps. Ces gouverneurs « de passage » n'auront guère eu le temps de s'attacher à moi. Il faudra Monsieur de Baillet ou mieux Monsieur de Montpellier pour que des liens d'amitié se tissent entre eux et moi. Monsieur de Baillet-Latour, lui, était toujours à la tâche. Mais malgré ses occupations, il ne manquait jamais de faire vérifier que rien ne manquait à mon bon fonctionnement. C'est lui qui accueillit ici le Roi Léopold II et la

famille royale à l'occasion de l'inauguration de la statue de son père en 1869. Il est mort dans son lit, ici-même à quelques pieds sous moi.

— Et Monsieur de Montpellier ?

— Ce fut le gouverneur parfait, le parangon de la gouvernance namuroise. Pensez-vous, trente ans sur le siège gubernatorial de Namur. Un parcours sans faute. Estimé de tous les Namurois. Il appréciait beaucoup mon tintement.

— La guerre lui apporta un coup fatal.

— Assurément. Il avait quatre-vingt-quatre ans quand la Belgique se fit envahir. Sa province doit affronter des scènes affreuses. Des massacres de civils succèdent au malheur des troupes. L'occupant le chasse de cette maison. L'homme est anéanti. Quand il quitte le palais, le voilà qui s'arrête dans la cour déjà encombrée de chevaux de uhlands, jette un regard vers moi comme s'il m'implorait de me joindre à lui dans son exil. Il craint pour moi, il tremble que je sois fondue chez Krupp en *feldkanon*. Mais je suis attachée à ce bâtiment plus solidement que Prométhée sur son rocher. L'aigle impérial allait me manger le cœur !

— L'aigle dont vous parlez c'est ce général von Hirschberg ?

— Carl Freiherr baron von Hirschberg, un officier bavarois, général-major, gouverneur der

Festung und Provinz Namen. Il s'installe royalement dans le palais. Et il y restera jusqu'à la fin de la guerre ou presque. Mais il a l'oreille musicale. Tout de suite il a reconnu la pureté de mon son et il me protégera sans relâche.

— Quatre ans de privations pour la population namuroise.

— Vous savez, j'en avais mal à mon airain. Alors que les gouverneurs successifs de la Province avaient apporté le progrès en matière de santé, d'éducation, d'équipement, ce dont je partageais leur fierté, voilà que nos efforts pendant près de cent ans étaient bafoués cruellement.

— Fin 1918, tout se précipite.

— En effet, non seulement l'armée allemande recule sur tout le front, repoussée par la progression des tanks français et le courage de nos soldats, mais surtout des troubles sociaux révolutionnaires perturbent la discipline militaire. Un *Soldatenrat* s'établit à Namur et occupe le palais. Une mutation a lieu à la tête des troupes. Le général Wilhelm von Dommes soutenu par le *Soldatenrat* prend le commandement et organise la retraite. De là où j'étais j'ai assisté à ce départ de l'infanterie. On était le 17 novembre, quelques jours après l'armistice. Les officiers sortent du Palais à midi moins quart. Sur l'heure vous pouvez me faire confiance, je suis

une professionnelle ! Ils montent à cheval et le général donne le signal. Les troupes attendaient alignées sur la place, sac au dos, l'arme au bras. Le général passe la revue. La musique militaire entame le « *Wacht am Rhein* » et les régiments empruntent dans le plus grand ordre la rue du Collège vers le pont de Jambes. Un civil referme bruyamment les portes cochères du palais. J'en tremble encore à évoquer ce fait. Ouf ! Quel soulagement pour moi qui échappais à la fonderie mais surtout pour tous les Namurois. Malheureusement, jamais nous ne retrouverions ce brave Monsieur de Montpellier. Lorsque le roi Albert visite Namur dans les premiers jours de décembre, la Province n'a pas de gouverneur. Le roi ne viendra pas au palais provincial et pour cause, la maison est dans un état déplorable. Le voyant traverser la place Saint-Aubain, j'ai bien tinté timidement mais la liesse et le brouhaha l'ont empêché de m'entendre. On m'a dit aussi que son père Philippe était très sourd.

— Le vicomte de Gaiffier est nommé gouverneur en 1919.

— Un gouverneur de rêve en quelque sorte. Actif mais discret. Affable, courtois, et diplomate. Son gouvernorat sera un des plus longs puisqu'il abandonnera sa charge en 1939 pour mourir quelques mois après, en janvier 40. C'est sa fille

aînée que j'ai connue lorsqu'elle venait rendre visite à son père, qui a légué la demeure familiale de la rue de Fer à la Province pour en faire un musée des beaux-arts.

— Et quel musée ! Un fleuron de notre Province.

— On m'a dit que les collections de la Société archéologique de Namur s'y déployaient avec faste et faisaient l'admiration des visiteurs. Nos gouverneurs depuis 1950 y entraînent toujours nos hôtes de marque. Du reste, ils ont chacun à leur tour à exercer la charge morale que leur a confiée personnellement le testament de Ghislaine de Gaiffier : « Je prie Monsieur le Gouverneur en fonctions à ce moment de bien vouloir veiller à ce que la destination soit respectée, et que jamais il ne soit transformé en maison de commerce, c'était le vœu de mes parents et aussi le mien ».

— Jusqu'à présent c'est bien le cas, chère Petrus, et on parle de le compléter de locaux supplémentaires. Si j'en crois ce charmant Monsieur Van Espen, le musée constituera un véritable soleil rayonnant au cœur de Namur et de sa Province. Mais, chère Petrus, si nous revenions au cours de l'histoire bien qu'elle soit douloureuse. Mai 1940. En avez-vous des souvenirs précis ?

— Trop précis, malheureusement. Monsieur Bovesse était arrivé en 1937, tout auréolé de sa

carrière politique et culturelle. Pensez donc que pour la deuxième fois après Monsieur Lebeau, un ministre devenait gouverneur de Namur. Il appréciait ma compagnie et je crois l'avoir convaincu par ma présence sonore d'avoir entamé d'importants travaux de rénovation et d'agrandissement du Palais. C'est lui qui nous a dotés de cette salle blindée en sous-sol qui est encore en usage et que Monsieur Wauthy a transformée en centre de crise. Par deux fois, en octobre 37 et en juillet 39, Monsieur Bovesse accueillera le roi Léopold III et servira ici-même un déjeuner en son honneur. Lors des Fêtes de Wallonie qu'il a initiées et soutenues, il en réglait le programme en prenant repère sur mes tintements, c'est du moins ce que j'ai compris. En mai 40, l'armée allemande approchant, Monsieur Bovesse quitte le palais selon les ordres du gouvernement et prend la route pour s'établir provisoirement à Florennes. Il ne reviendrait plus jamais au palais alors que, comme dira son fils, il était parti pour être gouverneur pendant vingt ans. Dure séparation pour moi et tous les Namurois : nous perdons notre gouverneur et l'occupant le remplace par des affidés. Georges Devos, nommé gouverneur *ad interim* par le Secrétaire général de l'Intérieur, puis Emmanuel

de Croy à partir de 1942. Tous deux s'attachent à préserver l'essentiel sans mécontenter l'occupant. Pas facile. Mais ce sont nos compatriotes engagés dans REX et les groupuscules de l'Ordre nouveau qui leur causeront le plus de difficultés. Je ne sais si j'aurais préféré que le palais devienne comme en 1914 le siège de la kommandantur qui est allé cette fois s'installer dans l'hôtel d'Harscamp plutôt que de savoir toutes ces chemises brunes ronger de l'intérieur le gouvernement provincial.

— Arrive Robert Gruslin.

— L'histoire se répète. Comme en 1918, Namur est délivrée sans gouverneur. Mais c'est le chef de cabinet de François Bovesse, quand il était ministre de l'Instruction publique du gouvernement van Zeeland, qui lui succède à Namur. Il vient de Rochefort, c'est-à-dire de l'arrondissement du Sud, la Wallonie profonde. Il m'a prise en affection très vite, chantonnant dès que mon tintement lui venait aux oreilles.

— Le souvenir de François Bovesse reste très présent au Palais.

— Un gouverneur dévoué assassiné, vous pensez-bien. Personnellement, à chaque 1^{er} février, à six heures du matin, l'heure à laquelle il a été abattu, je sonne deux fois chacun des six coups. Sans doute que personne ne le remarque mais c'est ma

façon à moi de rappeler la mort d'un innocent. Ne suis-je pas un peu la gardienne de l'histoire de ce palais, de ces beaux comme de ses mauvais jours ?

— Assurément, et celle aussi qui en parle le mieux.

IV

Dans la semi-pénombre du logement de la cloche, je ne pus distinguer clairement si ce que j'avais vu briller était bien une larme causée par l'émotion qui saisissait la cloche en évoquant la mémoire de François Bovesse. Je contactai par la suite à ce sujet les responsables du groupe wallon d'études campanaires. Mais sur la base de leur documentation pourtant abondante aucun ne put m'affirmer qu'une cloche pouvait pleurer et que la chose avait déjà été constatée de façon objective. Je me contentai de la subjectivité de ma perception, et cela me ravissait.

C'est Petrus qui reprit la parole et alors que je m'attendais à ce qu'elle aborde les souvenirs personnels que lui laissaient les différents gouver-

neurs qui s'étaient succédés depuis la deuxième guerre mondiale, Robert Gruslin, René Close, Pierre Falize, Emile Lacroix, Emile Wauthy, Amand Dalem et Denis Mathen, elle leva un doigt pour attirer mon attention. La cloche voulait revenir à des éléments antérieurs de notre conversation.

— Cher ami, rappelez-vous que je vous avais demandé de me décrire les locaux intérieurs de ce palais que, et pour cause, je n'avais jamais visités.

— Et je m'y suis bien employé, je pensais.

— Assurément et je vous en remercie encore. À l'exception toutefois de la chapelle que vous n'avez pas abordée malgré que je vous l'aie demandé.

Je n'allais donc pas échapper à mon destin. Ayant contourné l'obstacle, voilà qu'il se dressait à nouveau devant moi. Aucune échappatoire ne m'était réservée. Je devais aborder la question de la démolition de la chapelle et de son adaptation à l'usage civil provincial. La cloche démontrait par cette intervention toute l'intelligence qui la caractérisait. Elle avait bien suivi mon propos avec attention et y revenait quand celui-ci ne lui donnait pas la satisfaction qu'elle aurait pu attendre d'un rédacteur de la Société archéologique. Ne sachant pas ce qu'elle connaissait de cet épisode de trans-

formation du palais, je n'avais donc pas le choix que de lui rapporter la vérité historique – celle-ci dût-elle la chagriner – et de lui décrire la salle actuelle comme elle se présentait aujourd'hui aux visiteurs et aux usagers du bâtiment. La cloche aurait-elle pu être informée de ces transformations ou pensait-elle toujours que la chapelle avait gardé son décorum historique ainsi que son agencement approprié au culte ? Elle connaissait le travail des frères Moretti commandé par l'évêque de Lobkowitz car ces Italiens avaient fait grand bruit dans la cour d'honneur lors de leur chantier. Et leurs ouvriers chantaient à tue-tête des chansonnettes lombardes alors qu'ils gâchaient le plâtre et travaillaient au décor du hall et de la chapelle précisément. Je dus bien me risquer.

— Chère Petrus, sans aucun doute vous avez craint que la chapelle épiscopale ait eu sous le régime français une affectation qui ne correspondait pas à sa vocation. Aucune liturgie n'y a plus été célébrée depuis le départ de l'évêque de Lichtervelde. Dès lors le décor dont les frères Moretti l'avaient ornée ne trouvait plus toute sa signification si la chapelle était affectée à des fonctions civiles.

— Je sais tout cela, cher ami. Je comprends que vous vouliez me ménager mais venons-en au fait

voulez-vous. Je sais très bien que le décor a été un peu réduit, que la disposition de la salle a été modifiée et qu'un nouveau décor de toiles peintes y a été installé. Comment voulez-vous autrement que le Conseil provincial qui s'y réunit désormais depuis l'avènement de notre mission provinciale, puisse tenir ses séances dans un local inadapté et qui pourrait même heurter certains membres. Croyez-vous que je n'ai pas suivi ces travaux avec des corps de métier qui font vibrer tout le bâtiment. Non, non, ce sont les peintures de Marinus qui m'intéressent. Je ne les ai jamais vues. Quand le peintre les a installées, il les a déchargées toutes emballées dans la cour d'honneur et je n'en ai rien aperçu.

Que j'étais soulagé. Une fois de plus, la cloche s'était montrée bien attentive à tout ce qui s'était déroulé au palais et, sans état d'âme aucun, elle avait traversé les différents régimes avec une constance d'âme et une ouverture à ce que chacun lui apportait de bon. Elle avait compris mieux que quiconque que tous ces aménagements contribuaient en fait à la pérennité du monument en lui gardant une affectation de premier plan dans la vie de la Cité.

— Les toiles en question, chère Petrus, représentent des sites remarquables à travers la Province. Elles sont bien l'œuvre de Ferdinand Marinus qui dirigeait à l'époque l'Académie de dessin de Namur. On y trouve la collégiale de Walcourt et l'abbaye de Floreffe.

— Toutes deux riches en cloches !

— La cathédrale de Namur, la collégiale de Ciney.

— Encore des cloches ! Dites-moi, rien que des églises ?

— Que non pas, voici la maison du Bailli de Gembloux et au centre de la pièce, derrière le bureau de séance, bien vu de tous, le château comtal de Rochefort.

— Voilà qui dut plaire à ce bon Monsieur Dalem !

— Les ruines de Montaigle et de Poilvache et enfin, la collégiale de Fossses.

— Encore des cloches !

— D'autres toiles ont, dit-on, disparu. Elles montraient Dinant, Bouvignes, Beauraing, Andenne et Couvin.

— Quel panorama de notre belle province ! Quel plaisir les membres du Conseil provincial doivent-ils éprouver en siégeant dans une salle

aussi éblouissante qui leur présente un tel florilège des trésors dont ils ont la charge.

— Que vous dites cela fort bien, chère Petrus.

— Merci. Habitée que j'étais aux rencontres des conseillers provinciaux se rassemblant dans notre belle salle, j'ai été très surprise un jour de voir converger vers le palais pour une réunion dans la salle du Conseil, les membres du Premier Conseil régional wallon, le 26 novembre 1974. Ils venaient vers moi de toute la Wallonie. C'était la première réunion de cette nouvelle instance, convoquée par le ministre Alfred Califice qui présidait au sein du gouvernement belge un Comité ministériel des affaires wallonnes. Ce Conseil tiendrait toutes ses séances, à une près, pendant trois ans, sous mon égide. Née en Flandre, je devenais le métronome de la Wallonie. Vous avouerez que mon destin fut et reste prodigieux.

— Chère Petrus, je vous en félicite. Surtout je vous remercie infiniment de votre disponibilité et de la sincérité de votre propos. Je ne manquerai pas de remercier le gouverneur Mathen d'avoir autorisé notre entretien. Nous le savons grandement intéressé par notre histoire et notre patrimoine. Craignant d'avoir abusé, je me retire non sans vous avoir garanti que notre public sera indubi-

tablement captivé par votre témoignage. Je gage que plus d'un viendra vous écouter fréquemment à chaque quart. Ils s'attacheront à vous comme les Nivellois à leur Jacquemart, les Hutois à leur bassinia ou les Liégeois à leur perron.

Je prenais donc congé après avoir eu avec Petrus cette conversation des plus mémorables. Et voilà que pour moi seul, en guise d'au revoir, Petrus fit retentir un tintement particulièrement cristallin dont l'écho vibra en moi avec une telle émotion qu'il y vibre encore.

Sources imprimées

Simone ANSIAUX, *Note sur les stucateurs de Charles de Lorraine*, in *Revue belge d'archéologie et d'histoire*, 1939, n° 4.

Norbert BASTIN, *Le Palais provincial de Namur*, Namur, Province de Namur, 1980.

Jean BAUDHUIN et al., *En hommage à la mémoire de François Bovesse*, in *Le Guetteur wallon*, 1990, n° 3.

Jacques BRASSINE, *La loi du 1^{er} août 1974 et sa mise en œuvre* (II), Bruxelles, CRISP, 1975.

Thomas CLEEREBAUT et al., *Le Palais provincial de Namur. 300 ans d'histoire*, Namur, 2019.

Convention nationale. Opinion sur la réunion projetée de la Belgique et du pays de Liège à la république française, par Emmanuel Pérès, député de la Haute-Garonne, séance du 9 vendémiaire an IV. Imprimée par ordre de la Convention nationale, Paris : Impr. nationale, vendémiaire an IV.

Fabrice GIOT, *Les stucateurs Moretti en terres namuroises au XVIII^e siècle*, in *Le Guetteur wallon*, 1997, n° 3.

Cédric ISTASSE, *Bref passage de l'impératrice Marie-Louise à Namur en août 1813*, in *Cahiers de Sambre et Meuse*, 2012, n° 4.

Gustave MAISON, Anne et Paul van YPERSELE de STRIHOU, *Napoléon en Belgique*, Bruxelles, Éditions Racine, 2002.

Odette MARECHAL-PELOUSE, 1918, *l'aube de la paix*, in *Le Guetteur wallon*, 1998, n° 4.

Daniel MEYNEN, *À la recherche d'un nouveau palais épiscopal (8 avril 1802 – 23 septembre 1806)*, in *Annales de la Société archéologique de Namur*, Namur, 2005.

Daniel MEYNEN, *Les Évêques de Namur et leurs armoiries*, Lille, Éditions Sources du Nil, 2014.

Jean RAMAEKERS, *Les silences de la cloche du Palais provincial de Namur*, in *Le Bulletin campanaire ACW*, 2022/1, n° 105.

Marc RONVAUX, *Une histoire du Namurois*, Namur, Editions Martagon, 2020.

Georges VAN DOORSLAER, *Les Van den Ghein fondateurs de cloches, canons, sonnettes et mortiers à Malines*, in *Annales de la Société d'archéologie de Belgique*, Bruxelles, 1910.

Autres sources

Les sites internet

connaitrelawallonie.wallonie.be / marcronvaux.be / waterloocommittee.be / archives.wallonie.be / archives.saintaubain.be / belgiumwwii.be / sculpturepublique.be / napoleon.org / monde-des-pierres.juwelo.fr / unionisme.be / academieroyale.be / campano.be

Colophon

Une CLOCHE vous PARLE

Une publication de la Société archéologique de Namur,
Rue de Fer 35, B-5000 Namur

TEXTE	Dominique ALLARD
MISE EN PAGE	Aurore CARLIER
PHOTOGRAPHIE	Antoine BRISMÉ

Cette publication peut être téléchargée gratuitement sur notre site www.lasan.be,
ou demandée par e-mail à l'adresse info@lasan.be ou auprès de notre secrétariat :
+32 81 84 02 00.

Dominique ALLARD

Une Cloche vous parle

Depuis plus de cinq siècles, la cloche du Palais provincial de Namur suit la vie des Namurois. Aucun fait politique, social, culturel ou religieux ne lui aura échappé. À l'occasion des travaux de restauration du Palais, elle nous livre avec autorité et humour un témoignage incomparable.

